

RÉPONSE  
DE M. L'ARCHEVÊQUE DE SENS,  
au Discours prononcé par M. l'abbé Terrasson.

Monsieur,

Il est glorieux sans doute d'être adopté parmi nous par un concours rapide de tous les suffrages. Mais c'est une autre sorte de gloire qui n'est pas moins douce, d'avoir des rivaux et de l'emporter sur eux. La difficulté et l'incertitude rendent le succès plus intéressant ; et si un concurrent d'un mérite connu a balancé les voix, la préférence a quelque chose de bien flatteur.

C'est ce qui vous est arrivé, Monsieur ; un concurrent aimé de plusieurs, estimé de tous par des ouvrages connus, et qui peut-être fera un jour couronné comme vous, en rendant votre élection plus incertaine, l'a rendue pour vous plus intéressante ; et le Discours éloquent que vous venez de prononcer, honore notre choix en même-temps qu'il justifie votre ambition.

Vos ouvrages avoient commencé depuis longtemps à vous frayer la route vers la place que vous occupez aujourd'hui. Votre Dissertation critique sur un Poème célèbre depuis tant de siècles, avait montré en vous ces caractères si propres à former l'Académicien, une grande érudition, un style élégant, un goût délicat, et surtout une justesse de raison et de philosophie supérieure au goût, au style et à l'érudition. Je m'abstiens d'en dire davantage sur cet ouvrage, et de parler du dessein que vous avez eu d'entrer par-là dans la ligue qui voulait arracher le divin Homère de la place d'honneur qui lui est déférée depuis tant de siècles : je me garderai bien de me mêler dans cette illustre querelle. Ce qui me paraît certain, c'est que votre attaque vous mérite deux éloges ; l'un, parce que vous y avez montré plus de modération que n'en avait le héros d'Homère, combattant contre les Troyens, ou disputant contre le Chef des Grecs ; l'autre, parce que dans le choix des choses que le monde doit estimer, vous avez donné la préférence à cette <sup>(1)</sup> *Philosophie sublime, qui n'est autre que la raison éclairée*. Reste à juger si *la raison éclairée*, en remarquant les défauts d'Homère, ne lui adjugera pas encore le premier rang, malgré ses défauts mêmes.

Je parlerai plus volontiers des éloges qui sont dus à la nouvelle Histoire <sup>(2)</sup> que vous avez donnée au public : elle en mérite particulièrement par le dessein que vous vous y êtes proposé, non d'amuser, mais d'instruire le lecteur et de former ses mœurs.

---

<sup>1</sup> Préface de la dissertation sur l'Iliade.

<sup>2</sup> Histoire de Sethos.

Dans ce siècle, livré peut-être plus qu'aucun autre aux bagatelles indécentes, aux libelles amusants, aux satyres qui n'épargnent ni les hommes, ni les Dieux, on est heureux de trouver encore quelques Ecrivains aussi sages qu'ingénieux, qui veulent bien s'étudier à déguiser adroitement, sous ce frivole qu'on recherche et dont on ne s'amuse que trop, des leçons utiles de probité, de religion, de modestie et de désintéressement.

Feu M. de Cambrai vous en avait donné l'exemple par son Télémaque, ouvrage aussi utile qu'intéressant. Votre Histoire tend au même dessein, et elle a aussi ses grâces. Je ne les égalerais pas cependant à celles de Télémaque ; vous en seriez vous-même offensé : vous, dis-je, qui ayant mis Télémaque au dessus de l'Iliade <sup>(3)</sup>, lui avez donné par là un rang que personne n'oserait ni usurper, ni accepter même sans rougir. Mais après l'admirable Télémaque, il y a encore bien des rangs d'honneur auxquels des ouvrages de même nature peuvent parvenir. Le vôtre, Monsieur, en mérite un distingué par la diction qui en est pure et souvent brillante, par la philosophie qui en est sage, par les événements qui en sont intéressants et instructifs, et surtout, comme je l'ai dit, par le dessein que vous vous êtes proposé en l'écrivant. Ce dessein manifeste tout ce que vous sentez en vous-même de goût pour la vertu : vous vous y êtes peint sans y penser ; et lorsque j'ai lu votre ouvrage, ne vous connaissant pas encore, j'ai cru dès-lors voir dans votre cœur les principes de toutes ces vertus que vous rendez si aimables dans votre Héros.

C'est par cet endroit sans doute que vous avez mérité dans l'Académie des Sciences l'amitié et l'estime de vos Confrères. L'Académie Française ne fait pas moins de cas de la vertu et de la probité : elle compte ces qualités au nombre de celles qu'elle cherche dans ceux dont elle fait choix. Cicéron mettait la probité au nombre des qualités de l'Orateur ; il la plaçait même la première. L'Académie Française adopte sa maxime, en imitant son éloquence : elle méprise les talents, quelque brillants qu'ils soient, si ce lustre leur manque ; et malgré les murmures du vulgaire, ces Ecrivains, dont la plume simple, médisante, ou impure, attire de frivoles applaudissements, font parmi nous méconnus ou détestés.

C'est particulièrement par la probité, c'est par les vertus, si j'ose dire, de société et de commerce, que vous nous devez dédommager de la perte que nous avons faite de M. le comte de Morville, dont vous prenez la place. C'est par cet endroit seul que l'Académie a besoin d'être consolée, d'être dédommée ; car pour la réputation, pour la gloire que ses vertus lui ont acquise parmi nous, elle subsistera toute entière, et la mort n'ôte rien, ni à lui, ni à vous. C'est le privilège des sociétés comme la nôtre de s'enrichir chaque jour de leurs propres pertes, et de conserver à jamais la gloire dont chacun de ses membres l'enrichit en y entrant. Dans les sociétés communes, les

---

<sup>3</sup> Dissertation sur l'Iliade, chap.2. art.I.

personnages qui les forment se succèdent les uns aux autres, sans en augmenter les trésors : heureux s'ils ne perdent rien de ce qui fait le fond et le mérite de leur Corps. L'Académie semble avoir un privilège supérieur : ceux qui y entrent déposent entre ses mains la réputation qu'ils ont acquise, et qu'ils acquièrent chaque jour. Leurs ouvrages, leurs talents, leurs belles actions, leurs vertus forment et augmentent d'âge en âge ce fond de richesses qui fait sa gloire. Si elle se donne de nouveaux membres, elle ne perd pas les anciens : ils vivent encore parmi nous : ils font dans nos mains, s'ils ont écrit : ils restent dans nos histoires, s'ils ont honoré leur vie par leurs emplois et par leurs actions.

Monsieur de Morville vivra parmi nous par la gloire de ses emplois, ou plutôt par celle qu'il s'est acquise en les exerçant : il y vivrait même encore par des ouvrages agréables et enjoués ; fruits des amusements de sa jeunesse, ou des délassements d'un âge plus mûr, s'il ne les avait fait supprimer tous avant que de mourir. Nous nous en plaindrions, si ce n'était la piété qui lui a inspiré cet humble détachement ; mais nous n'osons nommer injustice, ce qui, à titre de sacrifice, a été offert à Dieu.

Pour ce qui est de la gloire qu'il a méritée dans ses emplois, elle est à nous ; et je suis chargé par vous, Messieurs, dans cette occasion, de la conserver à nos successeurs dans son éloge. Ils ne verront pas sans étonnement la singularité de la destinée de M. de Morville ; c'est-à-dire, d'un homme qui, à l'âge de quarante ans, avait déjà épuisé tous les degrés de la fortune et tous ses revers ; d'un homme qui a su assortir les fonctions si différentes dont il a été chargé, de chacune des vertus qui leur étaient propres, et dont la retraite a été soutenue par d'autres vertus non moins précieuses. Orateur, Magistrat, Ambassadeur, Secrétaire d'Etat, Ministre de la Marine, Ministre des affaires étrangères, enfin simple particulier, toujours égal dans ces divers états, et toujours aimé. Un tel homme sans doute est un homme rare, et par ses aventures, et par ses mérites.

A peine a-t-il vingt ans, qu'en qualité d'Avocat du Roi au Chatelet, il parle tous les jours avec grâce, avec force, avec érudition : et en lui la jeunesse se trouve étonnée de se voir associée déjà avec la gravité et la science.

A vingt-cinq ans, Procureur Général du Grand Conseil, il devient comme l'âme de cet illustre Corps. Il y brille par sa droiture et par son intelligence : cependant il n'oublie pas qu'il est jeune ; mais sa modestie supplée à la maturité de l'âge, et elle lui concilie l'autorité qu'un autre ne devrait qu'à sa vieillesse.

Il avait à peine passé trente ans, qu'on l'arrache à ces fonctions qui demandaient un homme droit, un homme ferme et inflexible ; et tout-à-coup on le transporte dans un emploi qui demande le plus, un caractère souple, adroit, insinuant, je le dirais presque, rusé et dissimulé. D'ailleurs l'Ambassade de Hollande qui lui fut destinée, était

difficile. On fait quelles étaient alors les préventions qui éloignaient de nous cette République ; préventions fomentées par l'antipathie déclarée de quelques-unes des premières têtes de cet Etat.

Monsieur de Morville avec sa franchise, sa probité, sa bonne foi, fit ce que d'autres essayent souvent de faire par la ruse et la dissimulation. Les cœurs lui furent bientôt ouverts, et par lui ils le furent à la Nation. On jugea de nous par lui ; et par lui nous parûmes aimables, estimables, sociables à une République auparavant ennemie et défiante à l'excès. On peut juger de ce succès de Monsieur le Comte de Morville par les négociations plus importantes, plus étendues et plus difficiles, dont il fut chargé au bout de deux ans, en qualité de Plénipotentiaire au Congrès de Cambray. Là, se conduisait cette négociation singulière, qui fera un problème pour les siècles à venir ; négociation qui, sans paraître rien décider, opérait dans toute l'Europe, une paix plus durable que celle qui est fixée par des traités ; et qui, prolongée pendant plusieurs années, suspendue ensuite, transférée à Soissons, séparée enfin comme par hasard, se trouve en apparence sans conclusion, et cependant sans rupture.

Monsieur de Morville n'y fut pas longtemps : la fortune voulait le montrer à tous les emplois, l'essayer pour ainsi dire sur chacun ; et contente de son essai, le transférer aussitôt à un autre. Un an après on le fait Secrétaire d'Etat, et on le charge du détail important de la Marine. De-là il passe aussi rapidement au Ministère des affaires étrangères.

Dans ce poste délicat et difficile, où le Ministre du Roi est obligé, pour la défense de ses intérêts, de lutter pour ainsi dire sans cesse contre toutes les Puissances de l'Europe, de discuter toutes leurs vaines prétentions, et de combattre à tout moment ou leur hauteur, ou leur ambition : dans ce poste, dis-je, Monsieur de Morville fut conserver tout ensemble, et l'estime de son Maître, et celle des Ambassadeurs qui négociaient à la Cour. Ministre secret sans être rusé, caressant sans s'avilir, franc et sincère sans imprudence, grave sans être fier. C'est trop peu dire qu'il gagna l'estime de tant d'hommes choisis de toutes les Nations : elle allait jusqu'à la confiance et l'amitié ; et tous se font fait un plaisir de lui en conserver les marques, lorsque la fortune toujours légère dans ses caresses, s'offensa de ce qu'il semblait vouloir la fixer par l'égalité de son humeur et de son caractère.

Elle lui préparait une chute aussi rapide que son élévation, lorsqu'il fut la prévenir par une retraite généreuse, honoré de l'estime et des grâces de son Maître. Il n'avait pas couru après la fortune, elle était venue comme d'elle-même s'offrir à lui ; il lui ôta le plaisir de consommer sur lui sa légèreté ; il renonça de lui-même à son Empire ; et il montra par son choix, qu'on peut être heureux sans ses caresses, content sans ses trésors, et grand sans les bienfaits.

Il le fut en effet dans sa retraite par cette égalité d'esprit, de conduite et d'humeur qui l'avait suivi partout, et par le concert des vertus domestiques, trop souvent méprisées des grands personnages. Dans le secret de la maison et du cabinet, les Héros qui brillent au dehors cessent quelquefois d'être des hommes, ou plutôt ils font plus homme que les autres par leurs humeurs, leurs bizarreries, leurs défiances et leurs passions. L'épouse, le domestique, le courtisan éprouvent de moment à autre la petitesse de ces génies que le monde estime si grands. M. de Morville accoutumé dans tous les états divers à ne négliger aucunes des vertus civiles et privées, en recueillit le fruit dans sa retraite, et il en éprouva la douceur. Bon mari, bon fils, bon maître, bon père, bon ami ; après avoir dépouillé les titres qui attiraient la foule et les respects, il se trouva encore environné d'une famille aimable, et d'une multitude d'amis. Sa maison, pour être moins tumultueuse, n'en était guère moins fréquentée : ce n'était plus des audiences, mais ce n'était pas non plus une solitude : l'empressement des amis remplissait abondamment le vide qu'avoient laissé les Clients. On faisait sa cour, non à son crédit, mais à sa probité, à ses connaissances sur tous les arts, à son goût pour les belles lettres. Les Ministres étrangers ne venaient plus négocier, mais ils venaient converser, et ils y venaient assidûment : ils lui avaient conservé cette confiance qu'ils n'accordent ordinairement qu'à l'estime, et qu'ils refusent presque toujours à la dignité. Un d'entre eux, Ambassadeur et beau-frère d'un grand Empereur <sup>(4)</sup>, quoique d'une Religion différente, lui donna en mourant une marque bien singulière de cette confiance commune : il fit exécuter de son testament celui qui n'avait plus d'autre rang pour mériter cette distinction, que sa feule probité.

Ce qui doit ajouter un nouveau lustre au mérite de la vie privée de M. de Morville, ce fut le respect qu'il eut toujours pour l'autorité qui était passée en d'autres mains, et l'estime qu'il conserva pour M. le Cardinal qui en était le principal dépositaire. Honoré de l'amitié de ce Ministre, et des grâces qu'il reçut par son canal, M. de Morville en parlait volontiers avec éloge ; il s'entretenait avec plaisir du mérite des événements auxquels il n'avait plus de part ; et il admirait surtout dans le Ministre, aussi modeste que puissant, une vertu qu'il avait chérie et cultivée lui-même avec tant de foin, et j'ose le dire, avec tant de succès.

Puis-je nommer ici, Messieurs, M. le Cardinal de Fleuri, sans donner quelques moments et à vos sentiments pour lui, et à ma reconnaissance, dussé-je m'écarter de mon objet ? Celui que je vous présente, ne vous est pas étranger : c'est votre Confrère ; c'est lui qui est aujourd'hui votre Directeur ; et si le fort l'a choisi, nos vœux secrets le confirment. Je remplis sa place par votre ordre ; mais je n'ai accepté cet honneur que pour lui en rendre hommage, et pour exposer dans cette occasion, ce que vos cœurs et le mien ressentent pour un Ministre dont chacun de nous ferait son ami, s'il était moins grand.

---

<sup>4</sup> Le Prince Kourakin.

Que dis-je, moins grand ! Les dignités l'élèvent au-dessus de nous, mais sa modestie l'en rapproche ; elle lui fait oublier tout ce que son rang a de grandeur, et le plus puissant des sujets est aujourd'hui le plus simple, le plus modeste, le plus affable.

La France a vu plusieurs fois des Cardinaux Ministres, qui, par les prodiges de leur gouvernement, ont mérité divers éloges des siècles futurs ; mais ils n'étaient pas moins grands par le faste de leur dignité, que par la puissance qui y était attachée. Ils cueillaient le juste fruit de leurs travaux par les richesses et les dignités qu'ils amassaient dans leur maison. Ils méritaient les respects, mais ils ne les haïssaient pas : ils aimaient à se voir entourés d'une Cour nombreuse, d'une foule de domestiques, quelquefois d'une garde aussi formidable que celle de leur Maître.

Je vois dans le Cardinal Ministre une autre forte de prodige ; c'est celui que le sage admirait, et dont il doit avec étonnement : *où le trouverons-nous ?* Un homme au milieu de tous les biens, qui n'en veut posséder aucun ; dispensateur de tous les bienfaits, il ne prend rien, il ne reçoit rien, il refuse ce qui lui est le plus légitimement attribué, ce qui lui est le plus gracieusement offert par son Roi. A peine fait-il s'il a un nom, s'il a des parents ou des alliés : ceux-ci n'obtiennent que des grâces communes, et des grâces méritées par leurs propres services.

Je le vois, aussi puissant, aussi absolu qu'aucun de ceux qui l'ont précédé dans le même rang ; mais je le vois et sans faste et sans fuite ; j'approche de son appartement sans essayer de rebuts ; je ne rencontre sur ma route ni garde ni défense ; à peine vois-je quelques domestiques tous aussi obligeants que leur Maître est affable : je pénètre jusqu'à son cabinet sans trembler ; il se montre seul, mais je vois autour de lui toutes ses vertus, sa modestie, sa douceur, sa piété, son détachement ; cette garde ne m'effraye pas : je parle avec la confiance qu'il excite lui-même ; et soit qu'il accorde ou qu'il refuse, il n'importe, je le quitte en lui livrant et mon amour et mon estime.

Heureux le Prince qui a su choisir un Ministre aussi désintéressé que fidèle ; un Ministre sans hauteur, sans fiel, sans passions, sans humeur, sans cupidité : plus heureux d'avoir puisé dès sa jeunesse, dans les instructions et les exemples de ce sage conducteur, cette piété, cette bonté, cette modération qui relève l'éclat de la Majesté, et qui, sans affaiblir nos respects, captive nos cœurs et notre amour. Heureux son Peuple, fi, malgré le penchant qui le porte à murmurer toujours, à critiquer et à se plaindre, il fait connaître le bonheur qu'il a d'obéir à un Roi affable dans sa Cour, pacifique dans ses desseins, religieux dans ses devoirs, chaste dans ses plaisirs, modéré dans tous ses désirs.

Me suis-je trop écarté de mon sujet, Messieurs ? Au moins vous me l'avez pardonné : ce que je sais de vos sentiments, m'assure que je l'ai vu sans vous déplaire.

Je reviens au premier objet de nos éloges et de nos regrets, et je contemple encore un moment notre Confrère dans la fin de sa course. Ce moment n'est pas le moins brillant pour lui : il est aussi le plus instructif pour nous. Une vie ornée de tant de vertus morales, que le monde louait et estimait, lui déplut à lui-même aux approches de ces moments où les grandeurs, les sciences, les applaudissements, les vertus même qu'on peut appeler profanes, font rangées au nombre des vanités. C'est ainsi que l'on en juge, lorsque la lumière de l'Éternité qui approche, commence à dissiper les ombres qui nous cachent les défauts de ces biens et de ces vertus. M. de Morville éclairé de bonne heure par cette favorable lumière, accourut à Dieu de bonne foi, il s'humilia, il gémit ; peut-être trouva-t-il de quoi gémir et s'humilier dans tout ce que nous avons cru si louable en lui, selon les vues humaines. Il mit en Dieu seul sa confiance, et il nous laissa en mourant cette salutaire leçon qu'il donna à sa famille : qu'il n'y a rien de vraiment estimable que les vertus chrétiennes, rien n'est solide que la Religion, rien n'est heureux ou consolant que la fidélité à la pratiquer ; et que, comme l'a dit un grand Roi, après avoir épuisé toutes les délices de l'esprit et des sens, *tout est vanité sur la terre, et rien autre chose que vanité.*